

Entre Montaigne et Gide

Nouvelles littéraires

4 novembre 1929

André Gide a tenu et tète, en un ou deux volumes, ses propos sur Montaigne. Paul Souday, qui l'avait fort apprécié, avait écrit qu'il lui consacrerait, dans la paix des vacances, un et même plusieurs articles. On se fut probablement écrié sur Montaigne à une de ces discussions que Souday savait si bien pour la santé de notre corporation conduire à l'apaiser. Ce n'est sans doute pas contre Gide qu'il eût mis flambee au vent. Il y a trop de pentes par lesquelles Montaigne de Gide va dans le sens qui plaisait à Souday. Celui-ci avait reperçu depuis quelque temps en Gide un allié dans cette bataille pour l'indifférence qui était devenue son occupation. Ces



deux Normands eussent à peu près communiqué dans le même Montaigne.

Ce sont les compatriotes de Montaigne qui ont trouvé des difficultés dans la manière dont Gide accommodait leur grand homme. Deux offensives bordelaises ont été dirigées contre lui.

L'une du docteur Pierre Mauriac dans la revue des médecins de l'ouest. Les médecins n'ont pas gardé rancune à Montaigne du peu de confiance qu'il leur témoigne dans les *Essais*, et l'on sait que le docteur Armaingaud, qui a beaucoup écrit sur Montaigne, et qui approche de la quatre-vingt-dixième année, attribue sa longévité à sa longue pratique des *Essais*. Le docteur Mauriac, plus prudent, ne prescrit peut-être pas à ses malades une saison de Montaigne, lequel d'ailleurs mourut avant sa soixantième année, profitant peu de sa propre vertu médicatrice (mais les cordonniers sont les plus mal chaussés). Il prétend seulement lui garder intacte une réputation de santé morale. Il fournit des arguments et des textes contre l'usage tendancieux qu'avait fait André Gide, dans *Corydon*, d'une phrase de Montaigne. M. Mauriac entend que les *Essais* soient inutilisables pour l'apologétique propre à cet ouvrage. Sa critique est juste, et il eût pu citer encore certaines phrases de Montaigne. C'est formellement expliqué là-dessus. Mais le lecteur préférera sans doute qu'on ne l'ave point ce bavard.

D'autant plus qu'un autre Bordelais fait partir à tort le fusil au gibier moins dangereux. C'est M. André Landré, auteur d'une *Trilogie de Montaigne* et d'un *Essai de Montaigne*, qui dans un article de l'*Européen* sur la *Mort de Montaigne* et M. André Gide, ont eu défendre contre la déformation normande la crête figure d'un père spirituel.

Des deux points qui traitent M. Landré, je ne suis d'avis ni sur le premier, celui qui est concerné dans le titre de l'article.

▲ ▲ ▲

André Gide estime que Montaigne a bien pu mourir chrétiennement pour faire plaisir à sa femme, et que, de sa fidélité aux usages du lit de mort, nous ne pouvons conclure qu'il ait été, même à ce moment, chrétien sincère. Cela il l'appelle, à deux reprises, une conversion, vraie ou fausse. M. Lamandé se déclare éberlué : « Quoi ! Montaigne s'est converti sur son lit de mort ? Il n'était donc pas catholique ? Il ne pratiquait donc pas les devoirs de sa religion ? » Et M. Lamandé rappelle opportunément ce texte du chapitre *De la Vanité* : « Tout au commencement de mes fièvres et des maladies qui m'attisent, entier encore et voisin de la santé, je me réconcilie à Dieu par les derniers offices chrétiens, et m'en trouve plus libre et déchargé, me semblant avoir d'autant meilleure raison de la maladie. » Il n'y a en effet aucun motif de parler de conversion. A vrai dire, les lignes d'Etienne Pasquier qui racontent la mort chrétienne de Montaigne, à laquelle il n'assistait pas, sont extraites de la lettre par laquelle Mme de Montaigne lui annonçait son deuil, et cette bonne dame a bien pu y procéder sans malice aux arrangements d'usage. Mais, c'est la vie, c'est l'œuvre entière qui nous montrent en lui, de manière limpide, un catholique de son temps.

Même un catholique par réflexion et raison. Il ne faut pas oublier que les *Essais* ont été écrits dans une famille accoutumée aux disputes religieuses. L'un au moins des frères de Montaigne

était protestant ; sa mère, descendante de juifs convertis par nécessité, et qui habitait avec sa femme et lui, l'était peut-être aussi. Son père s'était trouvé embarrassé, avait beaucoup réfléchi là-dessus, et s'était fait traduire par son fils pour s'éclairer le livre de Sebonde. Montaigne s'est décidé à rester catholique en connaissance de cause. Le grand argument de Gide contre la foi religieuse de Montaigne, c'est que les *Essais* ne citent jamais la Bible, que tout se passe comme si ce livre était inconnu dans la librairie de l'auteur. Or, je ne sais dans quelle mesure, sous Louis-Philippe, Bournisien a raison de dire à Homais : « Ce sont les protestants qui recommandent la lecture de la Bible, ce n'est pas nous. » En tout cas cela était vrai au xvi^e siècle. Etre protestant c'était être pour le Livre tout court. Etre catholique c'était être pour la tradition, précisément pour ce que Montaigne appelle la coutume. Un des avantages de sa religion consistait peut-être pour Montaigne dans le droit, sinon le devoir, de ne pas lire les Evangiles, de ne pas porter sur la parole de Dieu ce regard à la fois curieux et critique qu'il portait sur Sénèque et Plutarque. Quand Gide dit : Montaigne n'est pas chrétien, entendez : Montaigne n'est pas protestant, ou : Montaigne n'est pas un catholique de la Contre-Réforme. La Bible, les Evangiles, ils sont dans Du Bartas, dans d'Aubigné, calvinistes. Mais où sont-ils dans Ronsard, non catholique, dans le neveu du cardinal Du Bellay ? Un seul écrivain catholique fait état manifestement des « Saintes Lettres ». C'est Marguerite de Navarre. Or, elle défendit les calvinistes, elle eut Jeanne d'Albret pour fille. Montaigne est un catholique moyen du xvi^e siècle. Il le dit, il l'explique. Il n'y a pas à chercher plus loin. C'est ainsi que ses contemporains l'ont compris, et c'est ainsi qu'il se voyait. Port-Royal n'était pas encore passé par là.

▲ ▲ ▲



Si Gide me paraît ici fixer sur Montaigne des lunettes quelque peu protestantes, je ne saurais admettre ce que M. Lamandé dit de Montaigne et de lui : qu'on a rarement personnages plus dissimulables. « Evidemment, ajoute le gaillard sinon sage Bordelais, tout le monde ne pense pas ainsi, et M. Albert Thibaudet, emporté par un de ces enthousiasmes bourguignons qui le rendent sympathique, a montré — si ma mémoire ne m'abuse — Montaigne et André Gide quasiment frères dans leur façon de comprendre, de voir, de sentir et de juger. C'est la plus merveilleuse et joyeuse galéjade de notre époque. »

M. Lamandé, lui, oppose en Montaigne et en Gide la santé morale et l'esprit de corruption ; la croyance en la distinction du bien et du mal d'une part, la perversité et l'égotisme absolu d'autre part ; l'amitié mise très haut par l'un, ravalée dans le vice par l'autre. Bref « tout ce qui est sain se trouve dans Montaigne ; tout ce qui est nocif et corrompueur dans M. André Gide. »

Peut-être pourrait-on faire observer que Port-Royal au XVIII^e siècle a traité Montaigne exactement comme M. Lamandé traite André Gide. Il a vu dans les *Essais* le livre « nocif et corrompueur » par excellence, et dans Montaigne un représentant patent de la nature déchue. L'exhibitionnisme de Montaigne lui a paru aussi étrange qu'à M. Lamandé les francs aveux d'André Gide. Qu'il y ait entre Montaigne et Gide de grandes différences morales ou sexuelles, c'est vraisemblable. Et aussi, et d'abord des différences religieuses. J'aurais aimé voir Gide, dans son livre sur Montaigne, s'arrêter et réfléchir devant ce fait que Montaigne, dans sa famille, dans son temps, dans la littérature française, représente éminemment les raisons, bonnes ou mauvaises, qu'eut la France de dire *Non* à la Réforme. Cela nous eût aidé à repérer une des différences profondes qu'il y a entre les confidences des *Essais* et les confessions de *Si le grain ne meurt*.

Mais il y a autre chose qui permet d'affirmer sans galéjade une ressemblance — intellectuelle cette fois et rien qu'intellectuelle — entre Montaigne et Gide. C'est la nature, la qualité, le timbre, les résonances de leur esprit critique, leur goût esthétique, leur sens commun de la marionnette humaine, leur esprit de mesure et leur fuite entre les absolus et les dogmatismes, leur sens de la nuance, leur répugnance au solide, la nature liquide et transparente de leur intelligence, le style commun de leur voyage dans le monde intérieur. Le *Montaigne* de Gide a été écrit d'abord pour figurer dans une histoire de la littérature française, dont l'ensemble forme un portrait littéraire de la France, fait par des écrivains différents, à peu près comme le *Portrait* pittoresque de Vaudoyer. Je sais bien que si j'avais dirigé la collection, je n'eusse même pas attendu le choix de Gide. Je lui aurais dit : « Vous prenez Montaigne, naturellement ! » comme Vaudoyer a dit à Mauriac : « Evidemment vous faites Bordeaux ! » Tout cela va de soi, coule de source, et il est inutile de mobiliser pour un si modeste office l'enthousiasme bourguignon, lequel, comme le tonnerre de Calchas, ne doit sentir